

NOS GRAVURES

Les Hurons à Spencerwood

M. Montpetit, l'ami des Hurons de Lotte, a rendu compte dans les journaux de Québec de la visite des chefs et guerriers et des femmes de la tribu à Spencerwood. Voici l'adresse présentée par le grand chef au lieutenant-gouverneur :

MON PÈRE,

Le jour est beau, le soleil au loin darde ses rayons et réjouit le cœur de tes enfants.

Depuis longtemps, nos guerriers et nos chasseurs remontaient sur la colline un arbre qui grandissait et dominait déjà de la tête le reste de la forêt, et ils se disputaient entre eux : "C'est un pin, disaient les uns, voyez cette allure fière, cette tête nettement dessinée sur le fond bleu du Ciel ; c'est un chêne, disaient les autres, son ombre est évasée et ses branches sont longues et robustes."

Tes enfants sont venus aujourd'hui voir cet arbre, et tous sont tombés d'accord, tous sont fiers de voir que c'est un érable du plus beau port et de la plus riche venue.

Il y a un érable dans tes armes comme Canadien-français, en cela, nous te ressemblons, car les armes de nos ancêtres, arcs et flèches, étaient de bois d'érable : et de même aussi, il y a parmi nous la famille du castor dont vous avez brodé l'image sur votre grand totem de guerre.

Guerriers et chasseurs sont heureux de trouver sous leurs pieds la mousse fleurie, et au-dessus de leurs têtes le bienfaisant ombrage de l'érable touffu. Ils espèrent, au fond de leur cœur, que l'orage ne passera jamais par ici : ils savent aussi que l'âme des anciens chefs que tu as toujours respectés, passe de temps à autre comme un souffle dans les hautes branches de l'érable, et qu'elles rendent alors un doux murmure qui charme les oreilles.

Tous nos vœux sont pour toi et pour celle qui partage les travaux comme les plaisirs de ton wigam. On a pu te dire que nos ancêtres avaient peu de considération pour les femmes, c'est une erreur : car, c'est la femme chez nous qui donne son nom à ses enfants et aux guerriers : dans les temps difficiles, lorsque l'esprit manque au Conseil, on appelle une femme, et ce qu'elle dit devient un ordre ; elle seule eût de tout temps le droit de grâce par l'adoption des prisonniers de guerre.

Notre hommage et celui de nos femmes doit mériter ainsi un bon accueil.

En venant te voir, nous aurions désiré t'apporter de beaux colliers, mais tu sais que l'assur-gni a manqué parmi nous, depuis plusieurs années. Toutefois, nous ne voulions pas venir ici, ayant les mains ouvertes et sachant que tu les avais ainsi, sans t'offrir un présent qui éveillerait dans ton cœur, lorsque tes yeux se porteraient sur lui, le souvenir de tes humbles et dévoués enfants de la forêt.

Après la lecture de l'adresse, le grand chef Tahourenché et dame Christine Gros-Louis, présentèrent à l'hon. M. Robitaille et à sa dame chacun une paire de raquettes d'un travail et d'un fini admirable, fabriquées par le fils Bastien, l'un des plus habiles ouvriers de la tribu.

Une somptueuse collation, de la danse, du chant et de la musique terminèrent cette charmante fête. Dans l'après-midi, M. Livernois prit la photographie que reproduit notre gravure.

MAXIMES

Bonne par nature, dévouée par instinct, il faut que l'âge ou les circonstances aient gâté la femme, pour qu'on ne la trouve pas toujours prête à nettoyer un enfant, penser un mari ou soigner un ami.

Rendons lui une justice ; elle sent si bien son infériorité, que souvent le besoin de jouer un rôle lui donne des qualités qu'elle serait incapable de posséder naturellement.

Son plus grand écueil est la fortune. Qu'on la prenne jeune et surtout qu'on sache la prendre, on la trouvera toujours disposée, non-seulement à accepter son sort, mais même à se dévouer entièrement aux existences les plus malheureuses. Si, au contraire, la naissance ou le hasard de la vie lui a donné la fortune, elle croit que tout lui est dû, et elle pousse cette conviction jusqu'à la cruauté.

En somme, comme toutes les natures faibles, elle n'est quelque chose par elle-même que lorsqu'elle a souffert. Pauvreté, dévouement, sacrifice, il lui faut un baptême.

L'amour, qui est le but de sa création, a seul le privilège de l'élever quelquefois sans épreuve. Encore la plupart du temps, dans ce cas, n'a-t-elle de personnalité que pour celui qu'elle aime.

Jouissant de l'esprit, elle sait se faire à la nullité et en arrive même à supporter patiemment la lésion ; ce qui prouve combien elle est faite pour tous. Lot.

ALEXANDRE DUMAS ET L'ÉGLISE

On sait que cet admirable écrivain, qui ne professe aucune religion, exprime souvent, dans le langage le plus poétique, les sentiments les plus religieux. Dans le livre qu'il vient d'écrire sur le divorce, on trouve la page touchante qui suit ; il parle de la rupture survenue entre l'Église et le monde moderne.

Voici la maîtresse page de l'œuvre. A mesure que Dumas avance vers la fin de son livre, il semble éprouver non un regret, mais certainement une oppression d'avoir dit à son adversaire de si terribles choses. Ecoutez-le donc quand il parle de la rupture survenue entre l'esprit moderne et l'esprit de l'Église.

Croyez-vous donc, parce que vous êtes ceux qui en souffrez le plus, être les seuls à regretter, à déplorer cette rupture ? Parmi ceux qui se sont séparés de vous, parmi ceux-là même qui vous attaquent, combien n'y en a-t-il pas qui vous regrettent et qui seraient tout prêts à vous revenir, si vous le vouliez bien, mais c'est vous qui ne voulez pas. A force de vous éblouir, vos traditions vous aveuglent, et cependant que de concessions nous vous ferions encore ! C'est qu'on n'a pas impunément eu le front rafraîchi par l'eau du baptême, on n'a pas impunément été bercé par vos doux cantiques, par vos poétiques légendes, par vos tables séduisantes. Cette vierge au manteau bleu devant laquelle nous joignons les mains le soir, et qui nous regardait nous en lormir à la lueur vacillante de la veilleuse, dont notre mère terrestre éclairait notre sommeil craintif, ce petit Jésus à qui elle nous comparait à cause de ce que nous lui faisons à la fois craindre et espérer, à qui elle nous recommandait et qui devenait notre compagnon, notre camarade, avec son ami saint Jean aux cheveux blonds et frisés comme la laine de son mouton attentif et docile, cette première communion dans la grande église aux vitraux de couleur, devant les yeux de toutes ces mères attendries, au milieu des fleurs, dans la fumée de l'encens, sous l'harmonie grondeuse et inquiétante de l'orgue que dominait pourtant la faible voix du prêtre qui murmurait des paroles que nous ne comprenions pas, mais qui, pour nous, contenaient alors toute la vérité, comme l'hostie que nous recevions avec tant d'émotion, d'amour et de joie, contenait le corps même de Notre-Seigneur ; croyez-vous qu'au milieu des résistances que nous sommes amenés à vous faire, des accusations que nous portons contre vous, des défis et des menaces que nous vous adressons quelquefois, croyez-vous que tous ces souvenirs de notre pure enfance ne nous font pas des signes, ne nous sourient pas, ne nous rappellent pas à eux en nous disant de loin : "Tu ne peux pas avoir oublié combien tu étais heureux quand nous vivions ensemble. Aujourd'hui tu es défiant, tu es amer, tu es triste. Tu te fatigues, tu te meurtris, tu te troubles à chercher ce que tu ne trouveras pas. Il n'y a rien de plus consolant que nos fictions, il n'y a rien de plus vrai que nos mensonges, parce qu'il n'y a rien de plus pur que notre idéal, reviens à nous et tu retrouveras la candeur de l'esprit, la simplicité du cœur, l'éternelle jeunesse et l'éternelle innocence de l'âme."

Voilà l'idéal de l'Église tel que M. Dumas l'entrevoit, idéal plein de noblesse et de grandeur, on en conviendra, qu'il envisage dans toutes les phases de la vie humaine : dans la première rencontre avec la jeune fille, dans le mariage, dans la mort de l'un des époux, dans la mort de tous les deux !

Si nous mourons tous les deux et que nous laissons des enfants orphelins, est-ce lui (l'officier ministériel) qui les prendra dans sa famille, qui leur donnera une protection et une morale ? Si ce sont eux qui meurent, irai-je me jeter dans les bras de cet homme, en l'appelant mon frère, et lui demander, dans mon abominable désespoir, de pleurer avec moi, de m'empêcher de me tuer, de me fortifier, de me ramener à mon bonheur quotidien, à mes devoirs d'homme, à l'oubli, peut-être à l'espérance ?

Non, cet homme-là enregistrera nos décès comme il a enregistré nos naissances et notre mariage, et tout sera dit.

Il aura fait tout ce qu'il me doit. Il numérote les existences humaines et classe les actes civils de la vie collective. Allons bien vite à l'Église ! c'est là, si je meurs, que ma chère épouse trouvera le divin époux qui peut seul me remplacer ; c'est là, si elle meurt, que mes enfants trouveront une seconde mère toujours jeune et toujours vivante, la seule qui puisse remplacer la première. Enfin, si j'ai pu parcourir toute ma carrière, quand sonnera pour moi l'heure de la mort, un des ministres de cette Église que j'aurai peut-être oublié, malgré tout ce qu'elle aura fait pour moi, ouvrira doucement ma porte et me dira :

"C'est moi qui t'attendais près de ton berceau et qui vais maintenant te conduire à la tombe. Qu'as-tu fait depuis le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ? Comment as-tu tenu les serments que tu m'avais faits ? j'ai tenu, moi, toutes les promesses que j'avais faites. Tu as failli malgré l'appui que je t'apportais, tu as douté malgré tes enthousiasmes, tu as donné l'exemple du mal en échange des faveurs dont Dieu t'avait comblé, mais chaque fois que tu m'es revenu, tu m'as retrouvé la bouche pleine de reproches, les mains pleines d'indulgences, le cœur plein de miséricorde. Quand tu m'oubliais, quand tu me trahissais, je priais pour toi ; tu as souffert, tu vas mourir ; tu pleures, tu regrettes, tu redoutes, tu te repens, je te pardonne. Va rejoindre dans l'éternité ceux que tu as aimé jusqu'à ce qu'ils aillent te rejoindre dans le sein de Dieu. Oublie tout ce qui fut la terre, tu en retrouveras, après la mort, ce qui mérite de lui survivre ; que ton âme fasse un grand effort, qu'elle prenne un grand élan dans la mort pour s'élever jusqu'à ces hauteurs où Dieu daignera descendre pour t'aider à monter jusqu'à lui. Prie de tout ton cœur ; si tu as oublié tes prières d'enfant, répète celles que je vais te dire, ce sont toujours les mêmes. Ton front que j'ai marqué jadis du signe du baptême pour te protéger en ce monde, je vais le marquer au même endroit d'un nouveau signe qui te donnera accès dans l'autre. Pêcheur deux fois racheté, endors-toi dans la paix du Seigneur, et quand tu seras, grâce à nous, auprès de notre divin Maître, prie-le à ton tour pour nous qui sommes des pêcheurs comme toi."

Quelle conception admirable ! quelle admirable unité ! quelle prévoyance ! quelle sollicitude ! quelle entente ingénieuse et approfondie de ce pauvre cœur humain, de ses faiblesses successives, de ses enthousiasmes momentanés, de ses révolutions éphémères, de ses espérances décevantes et éternelles ! Dans son court passage sur la terre, que fallait-il donc de plus à l'homme ?

ALEXANDRE DUMAS, FILS.

PORTRAIT DE PAUL FÉVAL

M. Paul Féval est né à Rennes d'un père magistrat. Tout paysan qu'il se dit, il a les mains blanches et fines de l'homme de vieille famille, depuis longtemps exempté des travaux champêtres. Il a la tête carée du Breton, absolument chauve, l'œil bleu pâle, qui voit en dedans. Le teint vif d'une race sans cesse retrempe dans l'air pur et les senteurs de l'Océan, le sourire plus doux que les yeux, la voix souvent railleuse, parfois très belle d'expression. Il eût fait un orateur ou un grand comédien aussi bien qu'un romancier. Seulement il est timide, très timide—cela va jusqu'à la sauvagerie.—Un vrai Celte, panaché de Normand.

Dans sa première plaidoirie, il devait défendre un paysan qui avait volé un coq.

Quand il se vit devant la Cour, au milieu du silence effrayant d'une salle d'audience, sa timidité l'emporta sur son éloquence :

"—Messieurs, s'écria-t-il, cet homme a volé un coq ! un animal sans défense dans une maison mal fermée. C'est un filou, un voleur, un scélérat ! Je n'essaierai pas de l'excuser. Quand on commence comme cela, on finit sur l'échafaud !... Je m'en rapporte à l'indulgence du tribunal !"

Les rires les plus fous accueillirent ce discours. Rouge, confus, bouleversé, le jeune avocat sortit du palais, envoyant au diable le coq, le paysan et sa robe noire !

* *

Il partit pour Paris.

Il y fut malheureux comme tout écrivain promis au succès. Sa plus substantielle nourriture fut l'espérance. C'est une nourriture qui n'empêche pas la vingtième année d'être prodigue et joyeuse.

J'ai entendu raconter à M. Féval qu'il se ruina un jour en fromages de Hollande. Il en acheta plusieurs au déballage d'un épicer. C'était un dîner vite cuit et facile à servir. La persévérance lui manqua pourtant. Il lui fut impossible d'entamer son dernier fromage.

Un soir, une vieille dame qui habitait l'étage inférieur entendit un grand bruit. C'était M. Féval qui tombait évanoui. Il y avait deux jours qu'il n'avait pas mangé. Cette bonne dame, une providence en jupes et en bonnet à rubans, monta, devina à peu près le secret de cet accident, alla chercher un bouillon et le fit boire au Breton par cuillerées. Ainsi, une fois de plus la charité d'une femme collabora avec le bon Dieu.

De cette simple tasse de bouillon devaient sortir une centaine de volumes. Hermann n'en a jamais tant fait.

M. Féval, déjà célèbre, épousa la fille du docteur Penoyé—un homme de bien dans toute l'étendue du terme—Mme Paul Féval, digne fille de son père, est une chrétienne des premiers siècles par la sincérité de sa foi. La famille du roman-cier est très nombreuse. Il a huit enfants.

Sa fortune considérable, acquise au prix d'un labeur opiniâtre, a été en partie engloutie dans le désastre de l'emprunt turc.

M. Paul Féval ne s'est pas découragé. Il s'est remis au travail, rebâtissant pierre à pierre l'édifice écroulé.

Comme tout Breton de franche origine, le catholique était en germe chez lui.

Il dit qu'il s'est converti, il s'est seulement accentué. Il a mis dans l'affermissement de ses idées, un zèle et une austérité qui rappellent les grandes conversions du dix-septième siècle.

Il serait entré à la Trappe, si le souci de sa chère famille ne l'avait pas forcé à demeurer au milieu des agitations humaines.

ORIGINES DE LA METEMPSYCOSE

Une légende indienne rapporte qu'un jour Visvadvana, fils de Cona, le dieu d'amour, et Reti, déesse du plaisir, poursuivaient dans l'Himalaya un éléphant blanc qui prit la forme d'un géant.

Lorsque après un combat opiniâtre il eut été tué, il devint alors un beau jeune homme. Ensuite il raconta qu'il était un Gandharva, et que, pour une faute commise, il avait été condamné à vivre sous d'autres formes jusqu'à ce qu'il eût été tué.

Dans le Kathasarit-sagara (*Histoire de Satuvana*), un roi rencontre un lion et le tue. Soudain, du lion s'élève une figure céleste qui raconte qu'elle avait été condamnée à vivre sous la forme d'une bête jusqu'à ce qu'elle fût tuée.

Le mythe de l'homme obligé de vivre, un temps plus ou moins long, sous l'enveloppe d'un animal, est commun à toutes les mythologies. Les dieux de la fable en ont donné l'exemple.

Les transformations amoureuses de Jupiter sont connues. Apollon, pour conduire les vaisseaux crétois, prit un jour la forme d'un dauphin. Le dieu scandinave Odin se métamorphosait en Luki en saumon. Bouddha vécut longtemps sous diverses formes d'animaux.

Il arrive souvent aussi que les person-